

Un long chemin d'amitié
avec les Juifs et le Judaïsme

Roger Parmentier

Un long chemin d'amitié
avec les Juifs et le Judaïsme

Une réflexion critique...

Une "sympathie" déçue...

Un avenir catastrophique...

L'Harmattan

© L'HARMATTAN, 2008
5-7, rue de l'École-Polytechnique ; 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-296-05868-2
EAN : 9782296058682

TABLE DES MATIÈRES

1 ^{re} Partie.....	7
2 ^e Partie Une réflexion critique Une "sympathie" déçue Un avenir catastrophique	
- Qu'en est-il des Judaïsmes et des Christianismes.....	63
- Au secours ! Nous sommes perdus !	73
- Folie du sionisme.....	77
- Actualisons «L'Enseignement du mépris »	79
- La réticence à l'égard de la sexualité	83
- Ezéchiel 33. 1-20 Matthieu 5. 25-26 Ezéchiel 33.11	91
- Frères Israéliens	95
- La déception et les interrogations d'amis des Juifs	97

1ère Partie

Au printemps 1933, pour mes 15 ans, la vie m'a fait cadeau de la prise de pouvoir d'Hitler, avec toutes ses conséquences pour des millions d'êtres humains et notamment des Juifs. Mon existence aussi en a été marquée et cela m'a conduit à une solidarité que j'ai voulue sans faille.

J'ai eu de très nombreux amis juifs et j'en reste heureux et reconnaissant.

Très tôt, petit garçon à l'École du dimanche de l'Église luthérienne de Bourg-la-Reine, avec le pasteur Jaulmes, par la lecture émue de l'Ancien et du Nouveau Testament, j'ai appris à fréquenter les Juifs comme mes ancêtres.

Aux Éclaireurs Unionistes de B.L.R. (dont un des aînés était le futur pasteur Courthial, qui ne cachait pas cependant son enthousiasme pour l'Action française), les Juifs étaient nombreux, respectés et aimés comme les autres frères éclaireurs. Un de nos chefs s'appelait Nathan ; il découvrait les évangiles et nous les faisait apprécier. Mais parfois inconscient, comme beaucoup l'étaient en ce temps, il s'amusait à chanter un abominable chant antisémite

allemand « Abraham is gestorben ». (À l'époque j'ai été présenté à Lyautey qui était le grand patron du scoutisme. Mais la vedette (cependant modeste) parmi nous était le jeune acteur de cinéma Robert Lynen qui ne cachait pas son origine juive et était heureux de vivre avec simplicité au milieu de nous, sans vedettariat.

Et notre grand « commissaire » régional était Georges Kohn, qui m'a toujours manifesté beaucoup d'amitié, malgré la grande différence d'âge. Il nous autorisait à camper dans sa propriété de Barbizon, haut lieu de la peinture impressionniste qu'il appréciait.

À l'École Alsacienne, j'étais ami avec Ascher qui habitait rue Soufflot et sur le balcon duquel j'ai pu assister aux funérailles nationales du Maréchal Joffre en 1931. Et avec Yvette Givré, qui me plaisait beaucoup.

Plus tard, j'ai été ami de Boubi Katz, chef louveteau unioniste comme je l'étais (en ayant à Clamart comme louveteaux les frères aînés de Lionel Jospin).

(Le 6 février 1934, mon père – grand mutilé, « gueule cassée » de 14 - 18 – nostalgique de la fraternité des tranchées, avait défilé avec d'autres manifestants dans les rangs de l'U.N.C., l'Union Nationale des Combattants. Plus tard le gouvernement Léon Blum sera souvent critiqué parce que dirigé par un Juif... Pendant ce temps le nazisme fait rage en Allemagne).

À Pâques 1935 (j'avais seize ans), je participe à un voyage d'étudiants protestants de Paris en Algérie pour y étudier les problèmes politiques et religieux de l'Algérie coloniale. J'y découvre une présence juive très visible et des inscriptions hostiles aux Juifs (ce sera pire en 1937 à Constantine après le mini-pogrom et des slogans contre le gouvernement Blum-Violette). Ce voyage était notamment animé par le pasteur Maurice Leenhardt, ancien missionnaire en Nouvelle Calédonie, sauveur de la langue et de la culture canaques. Plusieurs missionnaires se demandaient si l'on avait vraiment le droit d'évangéliser les Juifs et les Musulmans. Je découvre que les Juifs d'Algérie étaient devenus

Français à part entière par le Décret Crémieux, mais que cela avait été refusé aux Arabes et aux Berbères.

Venu habiter l'Algérie en 1937, je perçois le Judaïsme constantinois, très important. Mais aussi l'indécence de la célébration du Centenaire de la prise de Constantine en 1837, devant les descendants des victimes, évidemment choqués. Cela commence à me poser des questions sur la légitimité du colonialisme français.

Au lycée Foch (donnant sur les Gorges du Rhummel et le pont suspendu où je faisais de l'équilibre) je découvre avec stupeur qu'il s'y trouve un tiers de Juifs, un tiers de Musulmans et un tiers de réputés chrétiens. Juifs et Arabes sont souvent meilleurs élèves que les chrétiens. Je me lie d'amitié avec Albert-Paul Lentin qui deviendra plus tard un excellent journaliste anti-colonialiste et anti-israélien. Je le retrouverai avec bonheur au Caire en 1970. L'été 1938, en vacances en Ariège, j'accompagne Étienne Saintenac jusqu'à la frontière espagnole. Il conscientise tous les bergers pour qu'ils aident des Juifs à passer en Espagne. Plus tard il deviendra grand résistant et mourra dans le bombardement du Cap Arcona, un cargo sur lequel étaient de nombreux résistants et qui sera coulé par l'aviation alliée.

Fin novembre 1938, avec « la Nuit de cristal » en Allemagne, je découvre l'étendue des ravages nazis et j'en suis scandalisé en tant que lecteur de la Bible, jeune protestant, considérant les Juifs comme ma famille. J'ai le sentiment d'être né à ce moment-là à une conscience théologique et politique personnelles. Il était temps : on était en 1938 ; Hitler continuait à mettre dans des camps 30.000 Juifs et des résistants de toute sorte, à annexer l'Autriche et la région des Sudètes en Tchécoslovaquie. La Seconde Guerre mondiale approchait, révoltant les anciens combattants de 14-18. Mon père en meurt en juillet 1939 à Constantine.

J'avais passé le conseil de révision tout nu à la Mairie de Constantine, au milieu de nombreux Juifs, souvent mes camarades, et les plaisanteries, volant bas, ne manquaient pas entre circoncis et incirconcis. Nous avons habité Place des Galettes, en plein quartier Juif.

Aventure plus surprenante : le 16 septembre 1939 je suis mobilisé, on pourrait dire dans un « régiment juif », à Sétif, Philippeville, Constantine, car c'est là qu'on envoyait tous les Juifs pour qu'il n'aillent pas chez les Tirailleurs arabes. Quelques Européens ou « chrétiens » rejoignent ces deux « camps ». Je vais donc passer six mois dans une société à dominante juive. Nous nous intriguions mutuellement, mais nous fraternisions : il va falloir partir combattre le nazisme.

À Noël, je vais en permission en Ariège à Rieubach, où j'ai la chance de pouvoir lire le livre, qui venait de sortir,

« Hitler m'a dit » de l'ex-nazi Hermann Rauschnig, qui éclaire singulièrement sur ce qu'Hitler prépare pour les Juifs.

Puis je suis envoyé au « 1^{er} Cherchell », l'École d'Élèves Officiers d'Infanterie. Nous faisons du zèle pour mieux nous battre contre le nazisme. J'en sors 2^e (sur 550), derrière mon ami juif algérois Cohen-Solal. Les 5 premiers peuvent passer dans l'aviation. J'accepte et suis envoyé à l'École de l'Air de Versailles, logée aux « Petites Écuries ». Mais l'École ne fonctionne plus et j'accepte d'être chef de convoi ; en mission dans les Vosges et en Normandie, pour transporter du matériel de guerre... Je suis témoin de la débâcle et du sort lamentable des populations civiles.

Quarante-huit heures avant l'entrée des Allemands à Paris, toute l'École de l'Air est expédiée au Maroc, dans des

conditions misérables. Dans un wagon de marchandises qui nous emmène à Rabat, je fais connaissance de Georges Casalis, qui avait épousé peu avant Dorothee, fille du Professeur bâlois Edouard Thurneysen. Installés à l'étroit dans la vigie arrière, il m'initie à la théologie de Karl Barth, et notamment sur Romains 9 à 11 où l'apôtre Paul développe ses théories sur le sort des Juifs, et m'explique qu'il s'agit du texte majeur sur lequel s'appuie l'Église confessante allemande pour résister à l'idéologie antisémite nazie. Nous continuerons à l'École de l'Air de Rabat, jusqu'au moment où l'École est dissoute, conséquence de la défaite.

À Rabat et à Marrakech je découvre le Judaïsme marocain qui me rappelle Constantine, et avec lequel je sympathise. À l'École (ou ce qu'il en reste), mon ami Pierre Citron, d'origine juive (qui épousera notre grande amie Suzanne Grumbach, l'historienne) me fait mieux mesurer l'horreur des colonisations, ce que nous avons exécuté outremer, et ce qu'Hitler est en train de faire en Europe. J'ai la chance d'entendre l'appel du 18 juin, relayé par Gibraltar et chercherai sans succès à gagner Londres en passant par ce verrou anglais. Impossible. Pour tuer le temps, des camarades plus âgés me font faire de la philo et découvrir quelques bons auteurs, Dostoïevsky avec bonheur.

En décembre 1940 nous sommes envoyés en France en permission. Ne pouvant aller en zone occupée (où vit ma mère), je rejoins ma tante Isabelle Peloux, dans un des camps de Vichy, le Récébédou, où elle s'était fait accepter pour venir en aide aux populations espagnoles républicaines, juives en grand nombre et communistes. Ce n'était pas un camp de concentration, mais des baraquements qui ne valaient pas mieux. Je possède la lettre écrite par les responsables juives des baraques de femmes à ma tante Isabelle, pour la remercier avant leur déportation. C'est poignant. Mais